

père, chef d'une usine importante, le destinait à lui succéder; mais les goûts de M. A. Blanquet, qu'avivèrent encore des revers de fortune, le décidèrent à entrer dans le journalisme. Outre un grand nombre d'articles insérés dans des journaux littéraires, artistiques et politiques, M. Albert Blanquet a publié de nombreux romans, parmi lesquels nous citons : les *Amours de d'Artaud*; la *Belle feronnrière*; la *Mie du roi*; le *Roi d'Italie*; le *Parc aux cerfs*; la *Reine du tapis vert*; les *Compagnons de l'as de pique*; les *Belles dames du Pré aux Clercs*; la *Giralda de Séville*; les *Enfants du curé*; le *Château des spectres*; les *Amazones de la Fronde*; la *Terre d'or*, etc. Citons encore de ce fécond écrivain : *Amour et Caprice*, comédie en un acte et en vers, jouée à l'Odéon, et la *Citoyenne*, chant patriotique composé en 1848.

BLANQUET DU CHAYLA (Armand-Simon-Marie de), vice-amiral, né à Marvejols (Lozère) en 1759, mort en 1826. Il était contre-amiral lors de la bataille d'Aboukir et déjà connu par ses plus brillants services. N'ayant pu détourner l'amiral Bruyès de sa funeste résolution de combattre en ligne d'embossage, il lutta lui-même sur le *Franklin* avec héroïsme jusqu'à ce qu'il ne lui restât plus qu'un seul canon en état, et, quoique grièvement blessé, ne se rendit qu'après une des plus belles défenses dont s'honore la marine française.

BLANQUETTE s. f. (blan-kè-te — anc. forme de *blanchette*). Petit vin blanc mousseux que l'on fait dans le Languedoc : *BLANQUETTE de Limoux*. Sous prétexte d'un verre d'eau et de vin, je lui arrangeai une petite boisson amalgamée de roussillon, de *BLANQUETTE de Limoux* et d'eau-de-vie. (P. Soulié.) A Limoux, par exemple, on se trouve dans la nécessité de mettre la fameuse *BLANQUETTE* au-dessus du vin de Champagne. (A. Karr.)

— Espèce de bière blanche très-mousseuse. — Art culin. Sorte de ragout de viandes blanches, accommodées au blanc, avec garniture de champignons, et quelquefois de morilles, de truffes : *BLANQUETTE de veau*. *BLANQUETTE d'agneau*, de volaille. *BLANQUETTE à la financière*. Le peuple qui a inventé la soupe à la tortue et la *BLANQUETTE de veau aux confitures* est capable de tout. (Toussnel.)

— Comm. Sorte de soude qui se prépare en France. « Liquide obtenu par la première distillation de l'eau-de-vie.

— Hortie. Variété de vigne et de raisin avec lequel on fait le petit vin blanc connu sous le même nom : *La feuille de la BLANQUETTE est recouverte d'un duvet cotonneux plus abondant que celui des autres espèces*. La *BLANQUETTE* est aussi appelée chasselas doré. « Variété de poire hâtive à peau blanche : *Petite BLANQUETTE*. *Grosse BLANQUETTE*. On dit aussi, mais moins souvent, *BLANQUET*. « Variété de figue de couleur blanchâtre, peu sensible aux gelées, mais des plus médiocres : *La BLANQUETTE mûrit à la mi-août, dans les environs de Paris*. « *Blanquette à longue queue*, Variété de la grosse blanquette.

— Bot. Nom vulgaire d'une ansérine des rivages.

BLANQUI (Jean-Dominique), conventionnel, né à Nice en 1759, mort en 1832, était magistrat dans sa ville natale lorsque les Français y entrèrent en 1792. Il est un de ceux qui travaillèrent le plus activement à la réunion de ce pays à la France. Nommé par ses compatriotes député à la Convention nationale, il vota avec les Girondins, fut un des signataires de la protestation du 6 juin contre la journée du 31 mai 1793, et, comme tel, décrété d'arrestation le 3 octobre avec soixante-douze autres députés. En vain confessa-t-il, dans une lettre écrite au Comité de sûreté générale, qu'il avait cédé à un moment d'entraînement, il resta en prison jusqu'après le 9 thermidor. Élu au conseil des Cinq-Cents après la session conventionnelle, il y siégea jusqu'en 1797. Il remplit les fonctions de sous-préfet à Puget-Théniers depuis le 18 brumaire jusqu'en 1814, et à Marmande pendant les Cent-Jours. Depuis lors, il vécut à Paris, dans la retraite, tout entier livré à l'étude, et conservant toute la verdeur de ses sentiments républicains. Il disait souvent qu'étant à la Convention il partageait les vues des Montagnards, mais que ce qui l'avait éloigné d'eux, c'était leur violence et la rudesse de leurs manières. On a de lui, outre des rapports sur les monnaies et les poids et mesures, une curieuse histoire de sa détention, brochure in-8°, publiée en 1794 sous ce titre : *Mon agonie de dix mois*.

BLANQUI (Jérôme-Adolphe), célèbre économiste français, fils du précédent, né à Nice en 1798, mort à Paris en 1854. D'abord simple répétiteur dans une institution de Paris, il suivit avec assiduité les leçons de J.-B. Say, et devint son principal disciple. Un cours public qu'il professa à l'Athénée commença à le faire connaître en 1825, et lui valut la chaire d'histoire et d'économie industrielle à l'Ecole spéciale du commerce, établissement dont il eut la direction en 1830. En 1833, il succéda à son maître dans cette chaire d'économie politique du Conservatoire des arts et métiers, à laquelle il devait donner un nouvel éclat. Adolphe Blanqui a fait de nombreux voyages en Europe, presque toujours avec des missions du gouvernement, et toutes ses courses ont été fécondes en résultats pour la science économique. Il a été chargé aussi de plusieurs enquêtes industrielles dans les départements

manufacturiers de la France, et il a toujours déployé dans ces occasions les talents d'un profond observateur. Son enquête de 1840 dans le département du Nord produisit une vive émotion, par les révélations lamentables qu'elle offrait sur la condition des pauvres ouvriers tisserands. C'est ainsi que, tout attaché qu'il était à la dynastie d'Orléans, il troubla souvent sa quiétude en lui faisant entendre de dures vérités, vérités inexorables de la statistique. Comme doctrine, il n'allait guère au delà de J.-B. Say, et il appartenait à l'école de la liberté commerciale. Ce n'était point un génie créateur, mais il a observé mieux que tout autre, et, par une merveilleuse clarté d'exposition, il a rendu l'économie politique populaire. Nommé membre de l'Institut en 1838, Blanqui a été député de la Gironde de 1846 à 1848. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Voyage en Angleterre* (1824, in-8°); *Voyage à Madrid* (1829, in-8°); *Histoire de l'économie politique en Europe* (1837-1842, 5 vol. in-8°); *Rapport sur la situation économique de l'Afrique française* (1840); *Considérations sur l'état social des populations de la Turquie d'Europe* (1841); *Rapport sur l'Exposition universelle de Londres* (1851), fait par ordre de l'Institut.

BLANQUI (Louis-Auguste), homme politique, deuxième fils du conventionnel et frère de l'économiste, né à Nice en 1805, alors que cette ville faisait partie du département des Alpes-Maritimes. Il reçut une éducation très-soignée, fut d'abord précepteur particulier, puis étudia le droit et la médecine à Paris, et se jeta bientôt avec ardeur dans les luttes politiques. Blessé d'une balle au cou dans le combat qui eut lieu rue Saint-Denis, en 1827, à propos des élections, il combattit de nouveau en 1830, et prit dès lors une part très-active à toutes les entreprises du parti républicain contre le gouvernement de Louis-Philippe. Très-influent dans ce parti, il en représentait l'élément révolutionnaire, la fraction ardente, exaltée, follement héroïque, enfin cette poignée d'hommes audacieux toujours prêts à livrer bataille à des armées, cent fois vaincus, jamais domptés, et dont les luttes impossibles sont un sujet d'étonnement et semblent les épisodes dramatiques de quelque légende d'héroïques aventuriers. M. Blanqui a gardé le pli de ce temps et de cette génération. Il n'a jamais eu qu'une foi médiocre dans la puissance de l'idée seule. La force lui a toujours paru l'élément pratique par excellence, et c'est par les armes, par les tentatives d'insurrection qu'il a constamment poursuivi le triomphe de ses principes. Membre de la Société des Amis du peuple, après la révolution de Juillet, et impliqué dans le procès des Dix-Neuf, il se défendit avec cette éloquence passionnée qui semble un mélange des tristesses de Dante et des emportements et des amertumes de Marat, parla des droits et des misères du peuple, et se constitua le tribun du prolétariat contre l'oligarchie bourgeoise, qui avait recueilli seule les fruits de la dernière révolution et qui allait devenir le *pays légal* du règne. Le jury étonné, fasciné peut-être, acquitta ce terrible apôtre; mais la cour le condamna à un an de prison pour délit d'audience. Dans le procès d'avril, il reparut sur la scène comme défenseur des accusés, subit une nouvelle condamnation en 1836, et enfin prépara et commanda avec Barbes et Martin Bernard l'insurrection du 12 mai 1839, qui fut promptement réprimée. Après avoir pendant six mois échappé aux recherches, il fut arrêté et condamné à mort par la cour des pairs. Sa peine fut commuée, comme l'avait été celle de Barbes, en une détention perpétuelle. Emprisonné au Mont-Saint-Michel, et soumis au régime cellulaire, il y subit, comme les autres prisonniers politiques, les traitements les plus durs, pendant que sa jeune femme, artiste distinguée, expirait dans la solitude et le désespoir. Transféré malade à l'hôpital de Tours, il y était encore lors de la révolution de Février. Le 25, il était à Paris, où les révolutionnaires ardents se groupèrent autour de lui. Mécontent de la composition du gouvernement provisoire, il eût pu dès lors le modifier ou le renverser; mais il craignait sans doute d'ébranler la République en frappant ce pouvoir d'un jour. Il se borna à le combattre dans la Société républicaine centrale, qu'il avait fondée, et qui, habilement calomniée dès son origine, inspira une terreur profonde au gouvernement et au public. Lors de la manifestation des 200,000 hommes, au 17 mars, Blanqui, en demandant l'ajournement des élections, voulait cette fois, à ce qu'on a prétendu, transformer le gouvernement de l'Hôtel de ville en une dictature radicale. Mais l'opposition de Louis Blanc, de Cabot et de Barbes fit échouer ce projet, dont la réalisation eût singulièrement modifié les destinées de la révolution en France et en Europe. Il est difficile, d'ailleurs, de démêler ce qu'il peut y avoir de vrai dans les bruits qui ont été répandus à ce sujet. Peu de temps après, on essaya d'écraser ce retoutable ennemi en publiant, dans la *Revue rétrospective*, de Taschereau, une sorte de rapport sur l'insurrection de 1839 et sur le personnel du parti républicain. Cette pièce fut attribuée à Blanqui, bien qu'il pût paraître étrange que de telles complaisances eussent été récompensées par la prison perpétuelle. Quoi qu'il en soit et malgré les protestations d'un grand nombre d'anciens membres des sociétés secrètes, le coup porta, en ce sens que le puissant agitateur, transformé en accusé, fut obligé d'aban-

donner un moment l'attaque pour la défense. Sa réponse est un morceau plein d'éclat et l'un des modèles de sa manière ironique, amère, mordante et colorée. Après avoir rappelé ses luttes, ses longues souffrances, une partie de sa vie consumée dans les cachots, il s'écrie : « Et c'est moi, triste débris qui traîne par les rues un corps meurtri sous des habits râpés, c'est moi qu'on foudroie du nom de vendu, tandis que les valets de Louis-Philippe, métamorphosés en brillants papillons républicains, voltigent sur les tapis de l'Hôtel de ville, flétrissant du haut de leur vertu, nourrie à quatre services, le pauvre Job échappé des prisons de leur maître ! »

Cette affaire fit beaucoup de bruit à cette époque. Un jury d'honneur fut institué, mais ses délibérations n'aboutirent à aucun résultat. Quoi qu'il en soit, on ne put jamais, et pour cause, produire l'original de la pièce, et s'il est vrai que Barbes crut à la culpabilité de son ancien compagnon, il ne faut pas oublier l'inimitié qui séparait ces deux chefs révolutionnaires, inimitié qui tenait sans doute à une rivalité d'influence et qui ne date pas de ce temps, comme on le croit communément, mais remonte beaucoup plus haut, et dont l'origine se perd dans la nuit des sociétés secrètes. Blanqui contribua à la manifestation du 16 avril, dont le but était, dit-on, d'emporter le gouvernement provisoire, et que Ledru-Rollin fit avorter en ordonnant de battre le rappel. Lors du mouvement du 15 mai, il y fut entraîné plus qu'il ne le dirigea, parla au nom du peuple à la tribune de l'Assemblée constituante, demanda la reconstitution de la Pologne, rappela le sang récemment versé à Rouen, et s'occupa de diverses questions incidentes. On sait le résultat de cette journée, à la suite de laquelle furent arrêtés les principaux chefs révolutionnaires. Traduit devant la haute cour de Bourges, Blanqui excita l'intérêt par une défense qui eut un grand éclat; mais il n'en fut pas moins condamné à dix ans de prison. Pendant qu'il subissait sa peine à Belle-Ile-en-Mer, il tenta plusieurs évasions, dont une surtout fit beaucoup de bruit et rappela les plus célèbres expéditions de ce genre. Il l'avait préparée avec un de ses compagnons. A l'heure de la fermeture des cellules, les deux fugitifs, après avoir disposé à leur table et devant un livre ouvert des mannequins vêtus de leurs vêtements, et dont la vue trompa complètement l'œil exercé des gardiens, parvinrent à se glisser dans le puits du préau, suspendus à une corde dont la longueur avait été mal calculée. Ils flottèrent ainsi, le corps à demi submergé, jusqu'à une heure assez avancée de la soirée, sortirent enfin presque morts de froid, escaladèrent néanmoins les murailles et les palissades presque sous les yeux des sentinelles, errèrent dans l'île à travers les rochers et les fondrières, par une nuit très-orageuse choisie à dessein, et finirent par gagner la cabane d'un pêcheur avec qui des intelligences avaient été ouvertes, et qui, après avoir reçu d'eux une assez forte somme pour les passer sur le continent, les livra de grand matin à l'autorité, à l'heure même où il devait les embarquer sur son canot. Transféré à Corte, en Corse, lors de la fermeture de la prison politique de Belle-Ile, Blanqui fut, à l'expiration de son temps, déporté en Afrique par mesure de sûreté. L'amnistie de 1859 lui permit, quelques mois plus tard, de rentrer en France. En 1861, il fut de nouveau arrêté, comme chef vrai ou supposé d'une société secrète, et condamné à quatre ans de prison. Malade, épuisé, il acheva sa peine gardé à vue dans un hôpital de Paris.

A l'heure qu'il est, près de vingt-cinq années de la vie du célèbre agitateur ont été consumées dans les prisons. Dévasté par les souffrances morales et physiques, par les malheurs publics et les douleurs privées, exténué par une vie plus qu'ascétique, par la séquestration, par de vastes espérances déçues, abreuvé d'amertumes et d'outrages, vaincu, écrasé, anéanti, il est resté inflexible dans ses convictions, inébranlable dans sa foi. Cette curieuse physiologie, ce profil accentué du révolutionnaire moderne, offrirait encore des traits dignes d'être étudiés, sinon par l'histoire, au moins par la biographie, à cause des contrastes singuliers qu'on y rencontre. Ainsi, cet être chétif, souffrant, débile et malade, cet éternel vaincu n'estime guère que la force, ou du moins c'est par la force, par l'insurrection qu'il a toujours voulu résoudre le problème de la démocratie. Intelligence évidemment supérieure, nourri de fortes études, il a constamment cherché son point d'appui sur les masses incultes et les hommes d'action. Enfour une partie de sa vie dans les cachots, il est passionné pour les relations de voyages et l'étude de la géographie; il connaît la France, notamment, avec une étonnante précision et mieux que la plupart de ceux qui en ont dressé la carte. Espèce de cénobite politique, vivant de laitage et d'eau, il aime la lecture d'Horace presque autant que celle de Tacite. Ecrivain singulièrement vigoureux et original, aux heures où il a voulu l'être, il n'a presque rien publié, soit calcul, soit dédain, soit qu'il visât plus haut que la réputation de ces scribes, de ces parleurs dont il railait avec amertume l'impuissance gouvernementale. Nous croyons savoir cependant qu'il a beaucoup écrit, sans doute sur des questions de politique et d'histoire, et qu'une partie de ses manuscrits a été accidentellement détruite. Nous savons aussi que cette perte l'affecta profondément.

Quant à la terreur qui est restée attachée à son nom, elle est due en partie aux nombreuses attaques dont il a été l'objet, et lui-même n'a pas pris assez le soin de la dissiper. Mais il est vraisemblable que ce n'était là qu'une de ces fantasmagories créées par les partis dans les temps de révolution, espèce de robe de César qu'ils agitent aux yeux des foules pour perdre leurs ennemis. Nous ne voyons point que M. Blanqui ait jamais préché les théories sanguinaires qui pourraient justifier cet effroi. Aujourd'hui que les passions sont apaisées, on peut juger avec plus de froideur et d'équité, et il nous semble inutile et cruel de surcharger la légende des vaincus d'accusations imaginaires. En Février, quand la question sociale est venue compliquer le problème du gouvernement, Blanqui n'a point formulé de programme, n'a point donné le fond de sa pensée, si tant est qu'il eût à ce sujet des idées systématiquement arrêtées. Il ne s'est prononcé pour aucune des écoles socialistes qui se partageaient la faveur populaire, et tout ce qu'il a dit sur ces questions brûlantes se borne en définitive à des généralités sympathiques en faveur de l'émancipation des classes ouvrières. Mais cette réserve même augmenta les défiances; on voulut voir une dissimulation machiavélique où il n'y avait peut-être que prudence politique ou incertitude d'esprit; et il n'apparut plus aux imaginations effrayées que comme l'énigme de la guerre sociale, comme une sorte de sphinx révolutionnaire qui se préparait en silence à dévorer la société. Nous pensons qu'en réalité, chef populaire, aspirant visiblement à devenir le tribun des multitudes, l'instrument nécessaire de la révolution, l'homme d'Etat du prolétariat, il songeait surtout à l'action, et se préoccupait médiocrement de théories économiques; qu'enfin il y avait encore pour lui un intérêt capital à ne point embrasser exclusivement un système quelconque, afin de ne choquer aucune des fractions du parti radical, que sa main tenait unies, et sur lesquelles il prenait son point d'appui.

En résumé, doué d'aptitudes supérieures, M. Blanqui, en se jetant dans les luttes révolutionnaires, pour parler le langage des habiles, a évidemment manqué sa vie, et nul ne doute qu'il ne fût allé très-loin s'il n'eût dédaigné le grand chemin des existences bourgeoises et la tactique des ambitions vulgaires. Mais il est à croire que lui-même n'en éprouve aucun regret, et qu'à l'heure qu'il est, rejeté dans l'exil, il n'échangerait pas sa vie de lutte et de souffrances pour une de ces positions brillantes qu'il lui eût été certainement facile de conquérir.

BLANQUIER s. m. (blan-kié — rad. *blanc*). Techn. Ouvrier qui fait des mouvements d'horlogerie en blanc, c'est-à-dire seulement ébauchés.

BLANQUILLA, île de la république de Venezuela, dans l'archipel des Petites-Antilles, à 70 kil. N.-O. de l'île de Santa-Margarita, à 150 kil. de la côte; habitée par quelques familles de pêcheurs. Périmètre, 25 kil.

BLANQUINETTE s. f. (blan-ki-nè-te — rad. *blanc*). Comm. Sorte de petit boudin blanc.

BLANQUININE s. f. (blan-ki-ni-ne). Chim. Syn. de *BLANCHININE*.

BLANSKO, bourg de l'empire d'Autriche, dans la Moravie, gouvernement et à 18 kil. N. de Brünn, district de Boskowitz, sur la Zvitawa; 1,574 hab. Centre industriel très-important; riches mines de fer, grandes usines, construction de machines, fonderies.

BLANTYRE, bourg et paroisse d'Ecosse, comté de Lanark, à 19 kil. S.-E. de Glasgow, à 60 kil. O. d'Edimbourg, près de la Clyde; 3,000 hab. Mines de fer, carrières, commerce de tissus et cotons.

BLANVILLE, littérateur français, né à Orléans vers 1758, mort dans la première moitié de ce siècle. Après avoir séjourné pendant quelque temps à Rome, il s'adonna à l'enseignement, entra dans l'université et devint principal du collège de Pontoise, puis professeur à Orléans en 1814. On a de lui : *Morale ou l'Art d'être heureux* (1796); *Tableau de Paris en l'an XII* (1804), et diverses traductions de l'italien en français, entre autres le *Voyage en Grèce de Scrofani* (1800, 3 vol. in-8°), ainsi que des traductions du français en italien, notamment de *Paul et Virginie*, de Bernardin de Saint-Pierre; *Atala*, de Chateaubriand.

BLANZAC, bourg de France (Charente), ch.-l. de cant., arrond. et à 26 kil. S.-O. d'Angoulême, sur la rive droite de la N.-Y.; pop. aggl. 893 hab.—pop. tot. 952 hab. Vins rouges estimés; commerce considérable de bestiaux, fil et toile. Eglise du *xiii^e* siècle; restes d'un ancien château des seigneurs de La Roche-foucauld.

BLANZÉ s. m. (blan-zé—rad. *blanc*). Agric. Variété de blé cultivée dans le nord de la France.

BLANZY, bourg de France (Saône-et-Loire), arrond. et à 38 kil. d'Autun, sur la Bourbaine qui longe le canal du Centre; pop. aggl. 2,199 hab.—pop. tot. 3,480 hab. Riches mines de houille, verreries importantes, fours à chaux, huileries; commerce de bétail; aux environs, ancien château, débris de briques et poteries romaines.

BLAPIDE s. f. (bla-pi-de — du gr. *blaptô*, je nuis). Entom. Genre de coléoptères hété-